

En prison, des cœurs brisés

Des chercheurs de l'Insee ont dressé un «profil familial» des détenus.

Lors du recensement de 1999, près de 400 000 personnes – dont 1 700 prisonniers – ont rempli un questionnaire sur leur «histoire familiale»: origine, vie de couple, enfants, beaux-enfants, petits-enfants... Les chercheurs de l'Insee ont mouliné ces données et, dans une étude publiée hier, ils dessinent un profil familial des hommes interrogés derrière les barreaux. D'où il ressort notamment que les hommes incarcérés ont vécu en couple de manière plus précoce que les hommes «libres» du même âge; que leur parcours affectif est marqué par de plus nombreuses ruptures; qu'ils ont été pères plus jeunes et ont fréquemment élevé des beaux-enfants. Mais l'un des intérêts de cette étude fouillée réside aussi dans l'analyse des «non-réponses», des silences douloureux, de la perte de repères dans cet univers où s'atténue la notion du temps.

Jeunes. D'emblée, les chercheurs rappellent quelques faits de base. Les détenus sont des hommes jeunes: un sur cinq a moins de 25 ans, contre un sur dix dans l'ensemble de la population. Le plus souvent ouvriers ou fils d'ouvrier. Le plus souvent nés à l'étranger ou issus de parents étrangers. «Ils parlent cinq

fois plus souvent que les non-détenus une autre langue que le français avec leur père comme avec leur mère», notent les auteurs de l'enquête. Le plus souvent nés dans des fratries nombreuses. Environ 320 000 personnes sont concernées par la détention d'un proche (dont 70 000 enfants). Les plus jeunes détenus ont, pour moitié, démarré leur première vie de couple avant 19 ans. C'est trois ans plus tôt qu'au dehors. Les chiffres illustrent aussi une grande précarité des relations: près de 60% de ceux qui ont vécu en couple ont expérimenté plus d'une union avant leur incarcération (moins de 30% pour les hommes d'âge comparable à l'extérieur). En revanche, pour les détenus comme pour les autres, la part de ceux qui n'ont jamais vécu avec quelqu'un est identique: 30%. Plus que les autres, les détenus donnent dans les recompositions familiales complexes. Ils se mettent en ménage avec des femmes souvent un peu plus âgées, avec le même genre de parcours économique et familial instable. «Ainsi 18% des détenus déclarent avoir élevé des enfants issus des unions précédentes de leur conjointe, contre 4% seulement pour l'ensemble des hommes», écrivent les cher-

cheurs. «L'incarcération n'explique pas, en soi, la fréquence des ruptures conjugales puisque celles-ci la précèdent le plus souvent», remarquent-ils. Reste que les ruptures sont fréquentes lors

du premier mois d'incarcération. Environ 60% des détenus n'ont pas de conjointe et le pourcentage monte à 80% pour ceux qui sont en prison depuis plus de cinq ans. Au final, les détenus se retrouvent donc plus souvent seuls que les autres, séparés des enfants qu'ils ont eus, des beaux-enfants qu'ils ont élevés.

«Non-réponses». Corinne Rostaing, sociologue, s'est intéressée aux «non-réponses». Ce «taux d'échec» est plus faible qu'au-delà des murs (17,5% contre 25%). Et dans bon nombre de cas, cette absence de réponses n'est pas liée à un refus du prisonnier sélectionné dans l'échantillon mais à des raisons matérielles: libération, transfert, problème de traduction ou refus de laisser l'enquêteur accéder à un détenu jugé dangereux. «Outre la curiosité, la satisfaction d'avoir été sélectionné ou l'envie de participer à une recherche, les personnes incarcérées, surtout en maison d'arrêt,

ont considéré l'enquête comme un moment de distraction, l'occasion de rencontrer une nouvelle tête», note Corinne Rostaing. Quand ils choisissent de répondre, certains ont du mal à retrouver des repères temporels. S'ils connaissent en général la date de leur incarcération, ils bataillent parfois pour se souvenir de celle de la fin de leurs études, du départ de leur famille, de leur mariage ou de la naissance des enfants. Seize d'entre eux n'ont pas répondu à la question: «Vos parents sont-ils vivants?» 125 n'ont pas précisé le nombre de filles dans leur fratrie. Le sujet lui-même – l'histoire familiale – est «délicat à aborder avec des personnes enfermées, dont le contact avec leur famille est limité et contrôlé», selon la chercheuse. Certaines questions sont simplement trop douloureuses. L'un s'est arrêté de répondre à partir de la question sur les enfants. Mais la vie carcérale fait perdre la notion du temps, surtout quand elle est associée à l'usage de neuroleptiques, constate la sociologue: «Il n'est jamais facile de faire entrer une vie dans un questionnaire!» Moins encore pour les détenus qui ont «besoin de dire leurs souffrances» ●

JACQUELINE COIGNARD